

Le Samedi

VOL. IV — NO. 17

MONTREAL, 1 OCTOBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

LE CALENDRIER DU SAMEDI



OCTOBRE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 1 OCTOBRE 1892.



Ne te compte pas au nombre des hommes tant que la colère te dominera.

Le plus hardi d'entre les hommes contre le lion, c'est celui qui l'a vu le moins souvent.

La qualité de la poussière qui compose certains individus, ne se vendrait pas trente-cinq piastres l'arpent.

Des paroles obligeantes et de l'indulgence sont préférables à une aumône suivie de mauvais procédés.

Quand l'on voit un avocat et médecin ensemble, cela nous rappelle le mot sacramentel du brigand "La bourse ou la vie."

Les passagers du Wandham, détenus dans la baie de Longueuil se sont dit bien des fois: "Où il y a de l'hygiène, il n'y a pas de plaisir."

DANS LA NOTE

La dame.—Je voudrais acheter un petit cadeau pour l'anniversaire de la naissance de mon mari.

Le marchand.—Depuis combien de temps êtes-vous mariée?

La dame.—Dix ans.

Le marchand.—Alors, veuillez donc passer de ce côté, comptoir des occasions.

TOUT EST RELATIF

L'ami.—Je n'ai jamais vu de gants aussi longs que ceux que portait mademoiselle Vieillepeau hier soir! Ils lui allaient jusqu'à l'épaule.

Alphonse.—Ce n'est rien cela à côté de ceux de ma femme! Elle a commencé à les boutonner à la maison et les a finis qu'au théâtre.

UN AUTRE POINT DE VUE

Bouleau.—Tu es un menteur et un vagabond.
Roulaau.—Pourquoi te parles-tu tout haut, imprudent que tu es?

UNE OUVERTURE INTÉRESSANTE

SEPT 20



Les huitres canadiennes sortant de leur quarantaine... et de leurs coquilles.

S'IL AVAIT SU!

Bouleau, (faisant un discours).—Oui, messieurs, ce que j'affirme est la vérité, et je pourrais encore vous citer des milliers d'exemples pour vous démontrer combien la sténographie nous fait sauver du temps. Prenez Goethe, par exemple; il prit quarante ans à écrire Faust. Combien d'années aurait-il gagnées, s'il avait su la sténographie!

PROHIBITION INDISPENSABLE



Le philanthrope.—Moi, je n'irais pas jusqu'à la prohibition. Je voudrais plutôt établir une association de zéloteurs qui jureraient de s'abstenir d'alcool.

François du Gosier.—C'est une erreur; moi, j'ai voulu voir où jusque ça peut aller ces idées-là; cinquante fois dans la même année, j'ai prêté serment de ne pas boire et je n'ai pas trouvé plus de différence qu'avant.

ET POUR CAUSE

Paul.—Vous avez beau dire, les hommes ne se marient pas pour de l'argent aussi souvent que généralement on le prétend.

Blanche.—Parce que les filles ne sont pas toutes aussi riches qu'on le prétend.

NE PAS S'EXCITER

Elle.—Henri! Vite! Envoie le chat qui mange notre steak.

Lui.—Notre steak? Celui que tu nous a donné au dîner.

Elle.—Oui.

Lui.—Alors laisse-le faire. Il a du déjà le lâcher.

AMÉNITÉS FÉMININES

Blanche.—Tu vois? Cette cuillère m'a été donnée le jour de ma naissance.

Louise.—Vrai! Ah! laisse-moi la montrer à maman. Elle a un vrai culte pour les vieilles argenteries.

Le problème de la prohibition résolu



—Que de temps perdu avec leurs enquêtes sur la prohibition! C'est pourtant si simple de détrôner l'alcool! Depuis que je me suis mis à prendre des cocktails, je ne puis plus sentir le whiskey.

LA LAMPE ET LE PAPILLON

FABLE

Dans un salon respirant le bien-être,
Dont la haute et large fenêtre
Ouvrait sur un jardin qu'envahissait la nuit,
Au frais du soir et loin du bruit,
Côte à côte, lisaient un enfant et sa mère,
L'une un roman, l'autre, hélas! sa grammaire.
D'une lampe le globe, en cristal dépoli,
Laisait tomber sur eux comme un jour assailli,
Sa lumière douce et limpide.
Tout-à-coup, sur le tapis vert,
Sur les pages du livre ouvert,
Passe une ombre rapide.
L'enfant lève les yeux. Qu'est-ce? Un grand papillon
Qui, tourmenté par l'aiguillon
D'une curiosité folle,
Tout autour de la lampe vole,
Va, vient, heurtant de tout côté
L'impenétrable et maudit globe,
Dont l'opacité lui dérobe
Une étincelante clarté.
"Mais, maman, supprime donc vite
"Cet épais et gênant cristal.
"Tu vois bien le pauvre animal
"Qui s'impatiente et s'irrite."
"Non, mon fils, il se brûlerait,
"Ton imprudent et cher insecte.
"De ceux qu'on aime, il faut qu'on serve et qu'on respecte."
"Non les désirs, mais l'intérêt."
E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

LES TRACES D'UNE BONNE FEMME

Madame (minuit).—Bien, te voilà encore dans un bel état!

Monsieur.—Oui, m'chère c'hh'est v'lai.

Madame.—Regarde l'heure, ivrogne que tu es! Il est minuit et avant que j'aie fini de te parler, il fera jour. Je n'aurai pas dormi et demain je serai fatigué.

TOUJOURS, TOUJOURS

Le marchand.—Cette étoffe, madame, croyez-moi, va vous durer toute une éternité; et même après cela, vous pourrez la convertir en jupon.

UN OISEAU DE PROIE DÉSASTREUX

THÉÂTRE - ROYAL



(Extraits d'un rapport de la Société de protection des oiseaux, de Londres).

La mode pour les femmes est, plus que jamais, aux garnitures en plumes. C'est une guerre impitoyable contre ces pauvres petits oiseaux, chefs-d'œuvre de la nature. Pour obtenir ces magnifiques ornements et garnitures en plumes que les dames portent avec tant d'orgueil, on tue sans pitié des milliers d'oiseaux, alors qu'ils sont encore à nourrir leurs petits, qui, laissés à eux-mêmes, meurent de faim et de froid dans leurs nids. Leurs cris d'agonie sont vraiment déchirants. Evidemment, ils n'ont pas d'effet sur les petits cœurs de ces dames qui suivent la mode : autrement, ces charmantes créatures auraient vite fait de tous leurs ornements en plumes. Dans une certaine province des Indes, on rapporte qu'un commerçant a fait tuer trente mille perdrix, afin de satisfaire à une commande européenne. L'ordre d'un marchand de Londres comprenait trente-deux mille têtes d'oiseaux mouches ; quatre-vingt mille *Alceons*, et huit cent mille paires d'ailes. L'on dit que souvent, dès que l'oiseau est blessé, on lui coupe les ailes, et on le laisse mourir de sa belle mort. Allez ! mesdames, portez encore des plumes d'oiseaux, si cela vous fait plaisir !

UNE VRAIE MINE D'OR

Victor Meunier estime à 1600 livres le poids de l'or caché chaque année par les dentistes américains dans les cavités des dents de leurs clients et dans les pièces de leur prothèse dentaire. Cela représente \$500,000. Dans trois siècles on trouvera, dans les cimetières des Etats-Unis, une valeur de 50 millions, équivalente à celle de la monnaie d'or qui circule aujourd'hui en ce pays.

LES MONTRES EN PAPIERS

On a déjà utilisé de bien des façons le papier comprimé, mais on n'avait pas encore été aussi loin.

Un horloger de Dresde vient de trouver le moyen de faire une montre avec du papier soumis à une préparation spéciale.

Il paraît même, cette matière étant plus facile à travailler que les métaux, qu'il est arrivé à simplifier énormément les rouages et à établir un mouvement bien moins susceptible de se déranger.

QUEEN'S THEATRE

DON CÉSAR DE BAZAN



"Don César de Bazan" est la pièce qui tient l'affiche cette semaine avec "Ruy Blas." La société d'acteurs qui se désignent sous le nom modeste de "Players" a créé une assez bonne impression sur le public de Montréal.

M. Edmond Vroom a été un magnifique Don César. Il s'est montré digne de son rôle. Mlle Catherine Cogswell dans le rôle de Maritana a été superbe, mais à part ces deux là et deux ou trois autres, les acteurs sont de force moyenne. Ils pourraient certainement faire mieux.

Mais la pièce exige aussi une mise en scène extraordinaire, et sous ce rapport, les toiles, les tableaux, les costumes ne laissent rien à désirer. Vendredi et Samedi soir "Ruy Blas" sera joué. Dans les matinées de mercredi et de Samedi on jouera "Kaming of the Shrew" et "Regular Fix."

MR. POTTER OF TEXAS

Ceux qui ont assisté aux représentations de "Mr. Barnes of New-York" reconnaissent dans "Mr. Potter of Texas" les grandes lignes de dessin dramatique que M. A. C. Gunter a tracées dans ses romans et ses adaptations à la scène.

M. Henry Weaver, jr., dans le rôle de l'honorable Sampson Potter of Texas est typique. M. Weaver est maître de ce rôle. Ses proportions physiques de géant, sa forte voix de basse taille jointes à une connaissance parfaite de l'art lui valent sa réputation.

Le drame, c'est maintenant prouvé, peut réussir au Royal comme ailleurs. Les connaisseurs en ont eu la preuve.

La troupe qui accompagne M. Weaver est nombreuse. Elle compte des acteurs d'élite, comme MM. Hugh Gibson, Charles F. Stingy, E. Gilbert et Diles Stella Boniface, Millie Cecile James, Georgio Burby.

La représentation avec sa mise en scène, ses décors, est très effective.

Les gérants de l'institution peuvent se flatter du succès qu'ils ont obtenu et compter sur une semaine des plus lucratives.

La semaine prochaine on jouera "Early Birds."



LES PROGRÈS DU PARLEMENTARISME

Lui.—Quel homme prodigieux que ce monsieur Gladstone ! Quatre vingt quatre ans !

Elle.—Quatre vingt quatre ans ? Et il ne fait que d'arriver à sa majorité !

UN POINT IMPORTANT

Maud.—Ceci est-il réellement un œil de verre ?
L'opticien.—Oui, mademoiselle.

Maud.—C'est drôle, il n'est pas transparent ! Comment font-ils pour voir au travers ?

UN PEU FORT !

La dame.—Pourquoi avez-vous laissé votre dernière place ?

Virginie.—Beau domptage ! La dame voulait conduire sa maison elle-même.

UNE THÉORIE SUR LA PROHIBITION



Ne-flouri.—Je ne demanderais qu'une prohibition limitée, par exemple : fermeture des buvettes pendant les heures de travail. Ainsi, moi, il y a vingt-cinq ans que je ne me suis pas saoulé pendant les heures de travail. Je me rappelle bien la date, parceque c'est en 1867 que je me suis retiré des affaires.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

- Vous étiez le neveu de M. Kharles ?
 — Oui.
 — Il est mort il y a six mois ?
 — A peu près.
 — Il vous a beaucoup laissé ?
 — Il m'a laissé sans oncle.
 — C'est tout ?
 — C'est tout.



II

Présentation du champion.

- M. Jeannaire à un pauvre diable qui mendie :
 — Vous avez les deux bras coupés, mon ami ?
 — Oui, monsieur.
 — Et c'est ce qui vous oblige à tendre la main ?

- Un malade à son médecin :
 — Docteur, là, vraiment, est-ce que j'en revien-
 drai ?
 — Infailliblement, répond le médecin, qui tire
 de sa poche un papier imprimé.
 Et, faisant lire le papier au malade :
 — Tenez, voilà la statistique de votre cas, vous
 voyez qu'on en guérit un sur cent.
 — Eh bien ! fait le malade égaré.
 — Eh bien ! vous êtes le centième que j'ai en-
 tre les mains, et les quatre-vingt-dix-neuf premiers
 sont tous morts.

- Un monsieur s'arrête pour acheter des violet-
 tes.
 — Peuh ! fait-il, aucune odeur... Vos fleurs
 n'ont pas de parfum aujourd'hui.
 — Adélaïde ! crie la marchande à sa fille, j'pa-
 rie que t'as oublié d'arroser avec le lubin ?

- Un individu au nez enluminé passe avec un de
 ses camarades devant la Morgue.
 Ils entrent.
 Et l'ivrogne, montrant les dalles à son ami :
 — Tu vois où ça conduit de boire de l'eau !

- Entre mamans aux Tuileries :
 — Mon fils annonçait de grandes dispositions
 pour le piano : je l'ai tellement poussé qu'à sept
 ans il joue déjà à quatre mains. Et le vôtre ?
 — Oh ! madame, le mien ne joue encore qu'à
 quatre pattes.

- Dans un appartement richement meublé, une
 superbe peau d'ours est étalée devant la che-
 minée :
 — A quel animal appartient cette belle peau-
 là ? demande un visiteur.
 — A moi, monsieur, répond le maître du logis.

L'esprit de Simplicite :

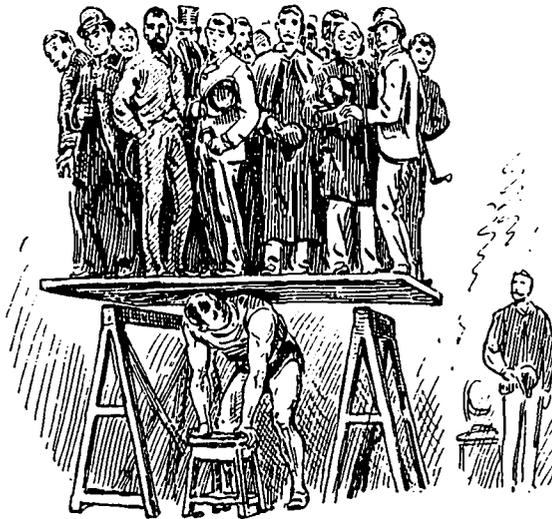
EN HELVÉTIÉ :

Gaillaume, avec sang-froid, quand tu tiras la pomme,
 Ton fils, calme, applaudit au beau coup que tu fis,
 Et le père disait, montrant l'enfant et l'homme :
 Tell père, Tell fils :



I

Aussi fort que Samson.



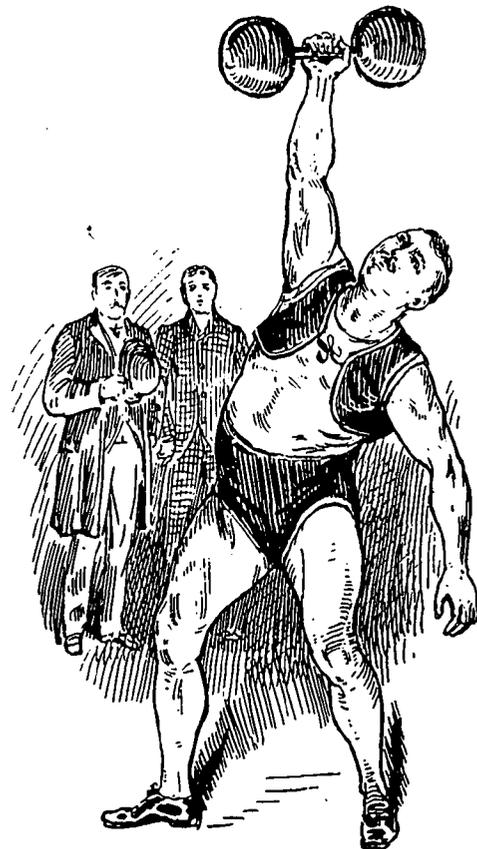
III

Cyr levant seize spectateurs.



V

Cyr levant un homme en guise de dumb bell.



VI

Cyr jouant avec un dumb bell de 242 livres.

Un monsieur règle son addition dans un res-
 taurant.

Le garçon rapporte la monnaie.
 — Pardon, fait le client, vous me rendez une
 mauvaise pièce, je n'en veux pas.

La caissière :
 — Mais, monsieur, c'est vous qui nous l'avez
 donnée, hier au soir !

Le client avec aigreur :
 — Eh bien ; à quoi cela me servirait-il de vous
 l'avoir fait passer, si vous me la rendez ?



IV

Cyr portant d'une seule main un baril de ciment
de 1282 livres.

LA VISITE ACADÉMIQUE

Pour entrer à l'Académie
 Un candidat allait trottant,
 En habit de cérémonie,
 De porte en porte visitant.
 Sollicitant et récitant
 Une banale litanie
 Demi-moderne, en mots choisis.
 Il arrive enfin au logis
 D'un doyen de la compagnie.
 Il monte, frappe à petits coups.
 " Hé ! monsieur, que demandez-vous ?
 (Lui dit une bonne servante
 Qui tout en larmes se présente.)
 — Pourrais-je pas avoir l'honneur
 De dire deux mots à monsieur ?
 — Las, quand il vient de rendre l'âme !
 Il est mort ! Vous pouvez d'ici
 Entendre les cris de madame ;
 Il ne souffre plus, Dieu ! je suis tout saisi.
 Ce cher !... ma douleur est si forte !"
 Le candidat parlait ainsi
 Lorsqu'il arrivait à la porte
 Et sur l'escalier dit : " Je vois
 Que l'affaire change de face ;
 Je venais demander sa voix.
 Je m'en vais demander sa place."

CHARITÉ CHRÉTIENNE

Le sauvage a des mœurs, différant peu de nôtres,
 S'il dévore, en effet, le prisonnier qu'il tient,
 C'est qu'il met en pratique un précepte chrétien :
 Aimez-vous les uns les autres.

Correctionnelle :

Le président. — N'avez-vous pas subi trois con-
 damnations ?
 Le prévenu, avec désinvolture. — Oh !... en
 province.

COUP DE TRANCHET

Voici les différentes façons de désigner sa
 femme dans les classes variées de la société :

Un homme sérieux dit : Madame.
 Un homme de bien : ma femme.
 Un imbécile : ma moitié.
 Un loustic : mon gouvernement.
 Un militaire : mon colonel.
 M. Prudhomme : ma conjointe.
 Un commerçant : ma bourgeoise.
 Un concierge : mon épouse.
 Un ouvrier : ma particulière.
 Un académicien : ma compagne.
 Un pasteur anglican ; ma paroissienne.
 Un voyou : mon angoisse.
 Un naïf : ma colombe.
 Un fou : mon ange.
 Un paysan : la Jacqueline.

UN VOYAGE EN BALLON



J'étais hier dans la *Presse* le récit de la dernière ascension de M. Stanley Spencer accompagné d'un des reporters de ce journal.

J'enviais le sort de ses deux compagnons, lorsqu'un homme d'un certain âge, bouffonné jusqu'au menton, me dit en riant :

Ah ! ah ! jeune homme, j'ai vu ça, moi !

— Vous ?... oh ! contez-le moi !
Voici à peu près son récit :

**

— Tel que vous me voyez, jeune homme, j'ai été constable ici.

Un jour, que je fumais ma pipe à la porte de la salle de police, un homme se présenta ; il était grand, sec, très mal vêtu, il s'avança vers moi et me dit :

— Monsieur, j'enlève mon ballon demain matin : j'ai besoin d'un homme.

— Demandez au chef de police, que je lui dis.

Il va demander au chef, et c'est moi qui, moyennant cinq piastres, suis de corvée.

**

C'est sur la place de la fête, que l'ascension devait avoir lieu.

A neuf heures du matin, j'étais à mon poste. Le ballon était déjà à moitié gonflé. Il demande des hommes de bonne volonté pour tenir les cordes et me dit :

— Vous, vous êtes solide ; vous ne lâcherez que quand je vous le dirai.

Ma consigne spéciale était de lui obéir : j'obéis.

Tout va bien, le ballon se gonfle : il fait mettre dans son panier des sacs de sable, qu'il appelait de l'est.

Il monte à son tour dans le panier, et il nous crie :

— Attention !

Je me dis :

— Bon ! connu ! et je me cramponne à la corde.

— Lâchez tout ! qu'il me crie.

Je me dis :

— C'est l'heure d'être solide, je m'assois bien, et je tire la corde.

Tout le monde lâche ! je tire ! je tire !

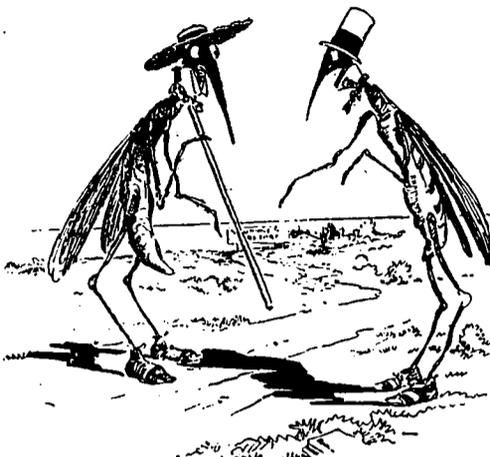
Mais je m'envole pendu comme un pompon à la queue d'un cerf volant.

— Mais lâchez donc, constable.

Je regarde, j'avais au moins trois étages sous moi.

— Tonnerre ! que je dis, j'aime mieux aller

La nécessité est la mère des inventions



Première moustique. — Hello ! Siloreille, la canne à la main !

Siloreille. — Non. C'est un truc que j'ai surpris l'autre jour à la buvette du St Lawrence Hall. Nos clients ont voulu nous embêter avec des moustiquaires ; je me sers d'une paille comme eux pour les atteindre.

comme ça en paradis, que d'aller en enfer par l'autre moyen.

Et je me cramponne, je me cramponne, que mes doigts en saignaient ; avec ça, mon sabre me battait les jambes.

— Vous ne m'avez pas entendu ? qu'il me dit. J'étais au moins à cinq étages.

— Jamais, que je répons en me retatinant sur la corde.

— Eh bien ! alors, montez !

— Où est l'escalier ?

— Attendez !

Ah ! le gaillard ! en deux tours de bras il tirait la ficelle après laquelle j'étais pendu et il me faisait prendre pied dans sa nacelle.

**

Je me remets encore un peu, puis je dis au grand sec :

— Ah ça ! est-ce que c'est pour votre plaisir que vous voyagez là-dedans ?

— Non, j'ai un but.

— Vraiment ! et où allez-vous ?

— Dans la lune !

— Ah ça ! pas de plaisanteries, vous. Je ne connais que le service, moi ! N'allez pas me faire manquer l'appel au moins.

— Dans deux heures, nous y serons.

— Nous y serons... nous y serons...

— Ou le ballon crèvera !

— Dieu ! qu'est-ce que vous me dites ?... Pas de mauvaise plaisanterie.

— Je ne plaisante jamais !

La sueur me perlait sur le front, elle se refroidit subitement et alla me geler les os.

Lui, le vieux brigand, il avait l'air tout joyeux et il vidait ses sacs de sable pardessus le panier.

Un moment, j'allais lui faire observer qu'il n'était plus l'heure de secouer les tapis... mais, comme nous n'étions pas très bien ensemble, je m'abstins.

**

Quand les sacs furent vidés, il rotira son pale-tot, le jeta, son gilet, le jeta aussi, puis se tournant de mon côté, il me dit :

— Constable ! votre sabre !

— Pourquoi faire ?

— Donnez, donnez vite...

Je le donnai, croyant qu'il allait s'en servir pour la manœuvre.

A peine l'eut-il qu'il le lança dans le vide. Il me regarda... mais avec un œil singulier. J'eus comme un frisson.

— Il faut que nous montions encore...

— Ah bah !

— Nous sommes trop lourds !

— Eh bien ?

**

Il saisit son menton dans ses doigts secs, inclina la tête et, ses regards ardents fixés sur moi, il pensa quelques secondes, puis me demanda tout à coup :

— Constable, combien pesez-vous ?

Je compris et, rassemblant toute mon énergie, je lui dis :

— Oh ! pas lourd, surtout le matin avant la soupe.

— Constable, répéta-t-il, combien pesez-vous ?

— Pas plus de deux livres... et avec mon sabre.

— Deux livres, se dit-il tout haut, c'est trois cents pieds... Allons !

Et, prenant une résolution violente, il s'élança sur moi.

Ah ! ma foi, vous comprenez, j'avais affaire à un fou.

Tant pis pour moi si j'étais vaincu !

Nous nous primes à bras-le-corps, nous roulâmes dans la nacelle... un instant je le lâchai, il se redressa...

**

Je n'eus que le temps de l'enlacer.

Je le levai à bout de bras, le balançant quelques secondes dans le vide et, ma foi :

V'lan ! je le lançai dans l'espace !

.....

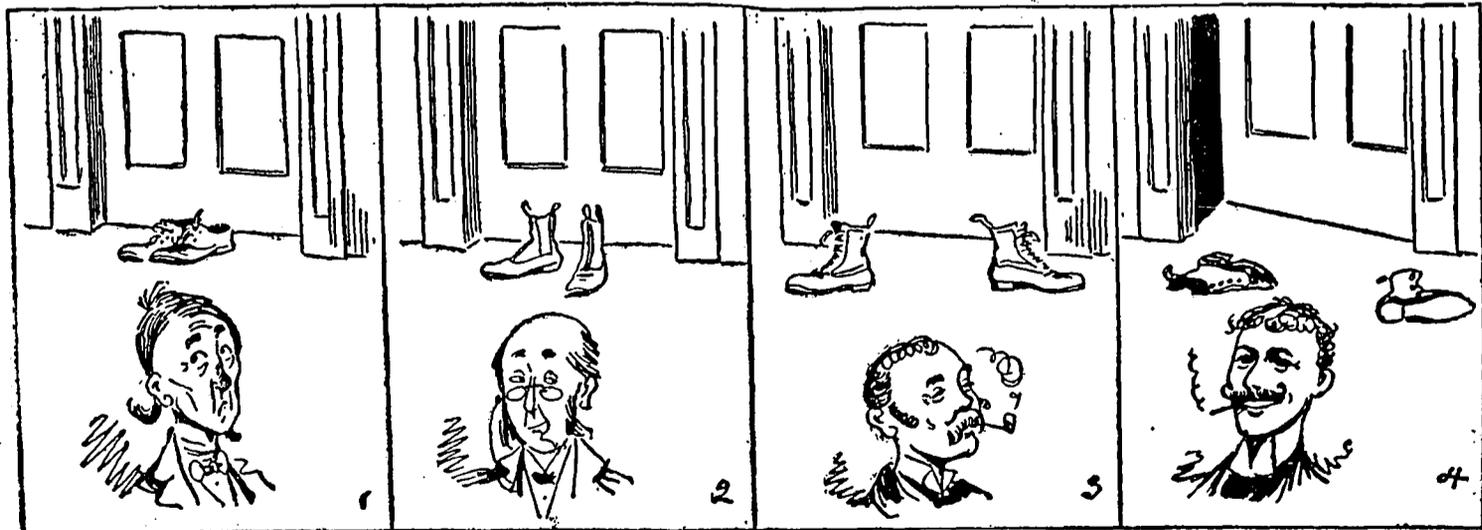
— Comment, vous, monsieur, vous avez jeté un homme... oh !

— Allons donc ! jeune homme, fit le constable en faisant sonner son rire loyal, c'est-à-dire que j'ai rêvé ça la veille du jour de l'ouverture de l'exposition.

NÉNUPIAR.

RAPPORT PRÉLIMINAIRE DE LA COMMISSION SUR LA PROHIBITION

(De l'influence de l'alcool sur les chaussures à la porte.)



I Le professeur Aquapura qui se couche à 9 heures du soir. II Charles Troisouparjour qui se couche à 11 heures. III Riboteau quand il rentre à minuit. IV Roger Bontemps de minuit à 6 heures du matin.

LES HUITRES REVENUS A PROPOS



I
Rufus, enlevant les écailles d'huitres de son fond de cuillottes. — Je crois que le patron va se guérir de me donner des coups de pieds pendant la saison des huitres.

II
Le patron terrorisé. — Oïlhoi !... Ça doit être cela que les journaux appellent une batterie électrique !

LE COFFRE FORT

(SOUVENIRS)

L'aimable boulevardier du Chambard, se tortait en fermant la porte du Café de l'Union. Sur la place de la Bilange, il gesticulait en parlant avec la volubilité qui lui est propre, si bien que, tant qu'il parcourut la rue Beaurepaire, le groupe de Sous-Maitres dont il faisait partie, se fit une pinte de bon sang.

En arrivant à l'École, donc, mons du Chambard monta quatre à quatre l'escalier du mess des sous-officiers—où le déjeuner battait son plein—et cria, tout essoufflé :

—Lecomte a gagné le gros lot !

—Pas possible !...

—Si ! une dépêche ?... le 0, 12640 gagne cinq cent mille francs.

Ce fut comme une traînée de poudre. Aux quatre coins de la ville, cette nouvelle produisit le même remue-ménage qu'à l'École, où le branle-bas était général.

Dans les longs corridors, au tournant de chaque escalier, dans les cours, à la grille, au mess, sur le Chardonnet, dans les carrières, le long des steeples, jusque dans les tribunes des manèges—où le public est admis sous condition de se découvrir, de ne pas fumer, de parler bas et de laisser les chiens à la porte,—partout on rencontrait maintenant le tailleur, le coiffeur, le chemisier, le carrossier, le joaillier, le photographe, le tapissier, le libraire, toute la pléiade, enfin, des fournisseurs, à l'affût d'une commande :

—Bonjour, monsieur Lecomte !

Et l'heureux Sous-Maitre passait, indifférent en apparence, mais secrètement ému de trouver à son nom comme un parfum nobiliaire. Il s'était déjà fait faire un cent de cartes où ce nom figurait en deux mots, peut-être en attendant qu'il n'y fût plus qu'un titre. Car, chez Rapaud, la veille, après avoir commandé un képi ayant, au fond, ses initiales brodées en or sur satin noir, il avait négligemment ajouté :

—Et comme couronne... qu'est ce qu'on porte cette année ?

Dame ! quand on vient de gagner le gros lot de la Loterie Nationale, et que tout le monde est à vos pieds... Et quel monde ! Les Fournisseurs de l'École de Cavalerie, s. v. p. !—à Saurmur, tous les banquiers s'intitulent ainsi,—les Maisons qui, en France, vendent, peut-être le plus cher ! celles qui habillent le dessus du panier de la noblesse de notre pays, et l'aristocratie de nos écus !... qui les coiffent, les chaussent, les pourtraientent, leur versent l'ale, le champagne et tous les crus les plus renommés, avec des cargaisons de truffes, les plus rares primeurs et la chère la plus succulente, à l'appui !

Un autre s'en serait ébloui ; lui, pas. Tenez, en sortant de l'Amphithéâtre, où le récent hasard qui le favorisait, lui valut une note indulgente,—

comme le malheur, un bonheur n'arrive jamais seule,—Lecomte croisa fortuitement le Général (marquis de Sacqueray-Tonnerre) commandant à cette époque l'École d'Application.

—Mes compliments, monsieur Lecomte, lui dit amicalement le Général en rendant le salut, voilà une bonne fortune qui j'espère, ne changera pas d'orientation par l'emploi que vous allez en faire ?

—Je vous remercie, mon Général ; je n'ai pas l'intention d'augmenter mon train.

Hein ?... c'est modeste, ça !

Lecomte fit comme il dit, non sans avoir, au préalable, passé chez le sellier, l'armurier, le bottier, le tailleur, le chemisier, le tapissier, le photographe (j'en oublie sans doute quelques-uns) et, après un exposé succinct de sa nouvelle situation et de la simplicité de ses goûts, leur avait fait à chacun quelque menue commande. Puis il se rendit chez le serrurier en renom, et s'y fit faire un solide et discret coffre-fort.

Chez Budan, par exemple, il ne ménagea rien ; les plus fins bouquets de la cave, les plus exquis combinaisons du Chef furent mis à contributions... et des lumières ! et des fleurs ! Les plus rares venaisons, les poissons les plus délicats, les fruits les plus savoureux firent du menu, pure merveille. Le nommé Balthazar n'eut jamais que des rogatons, comparés à cette inoubliable frairie.

Le lendemain, Lecomte avait terriblement mal aux cheveux, quand un ouvrier frappa chez lui pour sceller dans le mur le fameux coffre-fort—incombustible, dont la serrure, compliquée de secrets inextricables devait abriter ses *pécuniaux*,—selon l'expression colorée du jovial ami du Chambard.

L'opération terminée, le plâtrier se retire avec la promesse d'un bon pourboire et le brillant Sous-Maitre tout à fait réveillé, fait jouer à diverses reprises tout le système de fermeture, aux yeux ébahis de son ordonnance qui supputait déjà l'augmentation de son traitement.

L'heure s'avavançait ; des camarades entrèrent familièrement, en heurtant l'huis—pour la forme—du pommeau de cuivre de leurs longues cravaches.

—Eh bien, Lecomte, plus de domino à quatre maintenant ?

—Ne fais donc pas ton *Rotschild*, ou bien, alors, offre-nous le vermouth.

Lecomte acheva sa toilette en bâtissant, avec ses copains, mille projets de distractions.

—Toc ! toc !

—...trez !

Du Chambard entra, sifflottant un *bien-aller*, et suivi du Sous-Maitre de semaine qui distribuait le volumineux courrier quotidien.

LES PLAISIRS DE LA SAISON



Signes auxquels on peut savoir si le club de chasse a recommandé ses courses au renard.

LES EFFETS DU LAGER BEER



Garçon, qui a la vue trouble, au garçon de restaurant.— Arrêtez un peu ; lequel de toi qui me sers.

—Lecomte, dit-il, une traite pour toi ; c'est de 23 francs 60.

Indifférent, Lecomte prit le billet.

—Dis donc, *la Semaine*, il peut bien attendre quelques jours ?

Puis, enfermant le papier dans son coffre-fort :

—Tout vient à point à qui sait attendre, conclut-il d'un air fin.

Du Chambard offrit immédiatement ses services, qui furent acceptés.

Un richard, ce gros rieur, mais le cœur sur la main par exemple. Aussi bien, quand on a des *mille* et des *cent*, peut-on laisser les soucis à d'autres !

L'auxiliaire du vagemestre ayant touché le montant du billet, s'en fut achever sa distribution.

—Tiens ! tiens !... qu'est-ce que je lis donc là ? fit tout à coup du Chambard, qui venait de dépouiller sa correspondance et parcourait des yeux l'un des journaux qu'il recevait chaque jour.

—Eh bien ? reprit en chœur les Sous-Maitres.

—Quel numéro avais-tu donc, Lecomte ?

—Hein ? dit quelqu'un pour ne pas s'esclaffer.

—Quel numéro... de quoi ? interrogea Lecomte, ne comprenant pas.

—Mais... de la Loterie Nationale.

—Ne t'inquiète pas, farceur, c'était le bon !

Puis se retournant vers les autres Sous-Maitres :

—Du Chambard n'est content que lorsqu'il a fait quelque niche.

Et le groupe éclata de rire.

—C'est que... reprit du Chambard, redevenu sérieux, c'est que je me figurais... mais, lis, plutôt.

Puis il lui tendit le journal.

Lecomte très-myope—d'ailleurs on ne lit pas facilement les choses désagréables,—déchiffra péniblement :

—“ *Le No 0, 12641 gagne 500,000 francs...*”

Pour un point... articula-t-il, subitement livide les yeux troublés, pour un point... alors... c'est vrai !

A ce moment la porte s'ouvrit, et un employé de la maison Rapaud s'avança, un carton à la main :

—Monsieur... Lecomte ? demanda-t-il timidement.

—C'est bien... on vous le réglera ! répondit rageusement le Sous-Maitre.

L'employé sortit, interloqué.

Hélas ! Ce nom, prononcé par les fournisseurs, sonnait toujours en deux mots à l'oreille de son propriétaire ; mais un P malencontreux venait, dans son esprit, s'intercaler au beau milieu de la qualification nobiliaire pour la changer en une interrogation commerciale du plus désastreux effet !

—Ça ne fait rien, dit du Chambard, nous avons les mêmes initiales et ton képi me va comme un gant ; je passerai ce soir chez Rapaud pour la mutation.

—Mais le coffre-fort ?... fit Lecomte piteusement.

—Tu pourras toujours y serrer tes traites.

Vte B. D'HOUIX.

LE MUR DU SEIGNEUR DE LESDIGIÈRES

(VIEILLES LÉGENDES DAUPHINOISES)



Le connétable de Lesdigières était né le premier dimanche d'août 1543 et il mourut le 28 septembre 1626, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il traversa, par conséquent, les règnes de François I^{er}, de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri III de Henri quatre et de Louis XIII. Fils de Jean de Bonne et de Françoise de Castellane, le hasard de la naissance l'avait fait seigneur de Lesdigières : sa valeur et les services qu'il rendit à ses rois le portèrent successivement aux plus hautes dignités. La Saint-Barthélemy et la sédition des Guisottes le jetèrent, de catholique qu'il était, dans la religion réformée, qui se confondait avec le parti du roi légitime. Le Béarnais se connaissait en hommes ; il jugea Lesdigières et lui donna sa confiance du premier coup.

Dès son avènement au trône, Henri IV, fit Lesdigières lieutenant général de ses armées de Piémont, de Savoie et de Dauphiné. Dès la première année de la régence, Marie de Médicis érigea pour lui en duché-pairie les terres des Diguières et de Champsaur, ce que Louis XIII confirma à sa majorité. En 1607, il fut créé maréchal de camp général de toutes les armées du roi ; et enfin, comme le vieux calviniste, voyant la mort approcher, venait d'abjurer solennellement le protestantisme dans l'église Saint-André de Grenoble, il reçut, en revenant de la cérémonie, des lettres par lesquelles le roi Louis XIII le faisait connétable. Entre autres éloges, le roi lui donnait celui d'avoir toujours été vainqueur et n'avoir jamais été vaincu. Le lendemain, on lui conféra le collier de tous les ordres.

C'est alors que, désirant se reposer, le connétable érigea son beau château de Vizille. Ce château ne lui coûta pas grand'chose. La corvée en fit les frais. Tel vassal fournit la pierre, tel autre la charpente et tel autre le fer. Maçons, serruriers, menuisiers, tailleurs de pierres furent mis en réquisition à vingt lieues à la ronde ; et la besogne fut vite faite, et si vite que quelques-uns prétendent que le diable s'en est mêlé. Le diable s'en mêla, en effet, si l'on en croit les vieux chroniqueurs.

Voici dans quelles circonstances.

Le château était achevé. Mais il restait à enclore le parc, et pour cela que fallait-il ? Un mur de près d'une lieue de circuit. Or, Lesdigières, qui se méfiait des braconniers, et des rôdeurs de nuit, voulut avoir son mur tout de suite.

Dans cette pensée, il attendit que minuit sonna et il évoqua le malin.

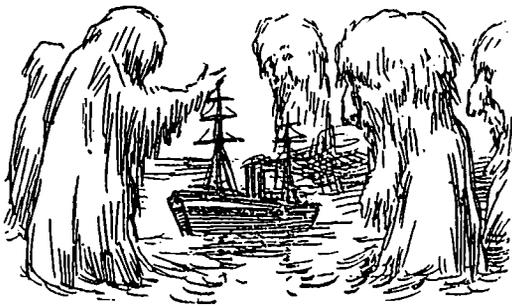
Le coup de mort des tramways électriques



Elle. — Ah ! Thomas ! Tu m'avais promis de rentrer à 9 heures du soir, et voilà qu'il est trois heures du matin !

Thomas. — C'est pas ma faute. J'pris les photits chars lectriques (lic)... z'ont dhétriqué mha montre.

EN QUARANTAINE



Pires que des banquises, ces officiers de santé !

Le malin vint à l'instant même sous la forme d'un maigre compagnon, vêtu d'une demi-blouse toute blanche de plâtre et de chaux. Il avait les cheveux plats, les mains calleuses, et cet œil dauphinois qui regarde en dedans.

Lesdigières caressa sa barbe pointue, et toisa le démon d'un air fort méprisant.

— Tu sais ce que je veux, camarade ? dit-il en jouant la bonhomie.

— Un iaur.

— En une nuit.

— Tu l'auras.

— Tu seras bien payé.

— En quelle monnaie.

— Or ou argent, à ton souhait

— En or.

— En or, soit.

— La somme ?

— Évalue toi-même.

Le diable calcula quelque temps : tant pour les moellons et tant pour le mortier, tant pour le crépi et tant pour le ravalement, plus les tessons de bouteilles pour le couronnement et quelques briques pour l'agrément des yeux, et, d'une des griffes de sa main droite, il gribouillait des chiffres dans le creux de sa main gauche.

— Dix mille livres tournois ! dit-il enfin.

Lesdigières ouvrit la bouche pour marchander.

— C'est tout au juste ! reprit le diable avec précipitation ; je n'en peux rien abattre ; c'est le prix courant...

Lesdigières se mit à rire.

— Tu es un bon diable, et je te trouve raisonnable. Je craignais que tu n'eusses d'autres exigences.

A son tour, le diable ricana silencieusement ; néanmoins, les portes battirent et les volets tournèrent sur leurs gonds.

— Tu voudrais peut être vendre ton âme ? Imbécile ! dit-il effrontément.

A ces mots, Lesdigières, qui n'était pas endurant, donna au diable une paire de soufflets ; ce dont il se repentit aussitôt, parce que les mains lui cusaient comme s'il les eût trempées dans de l'eau bouillante.

— Merci, dit le diable, tu m'as rafraîchi un instant.

Le connétable reprit son sang-froid.

— Si tu es le diable, pourquoi veux-tu de l'or ?

— Parce que je suis gêné. J'ai des dettes d'honneur. Quant à des âmes, j'en ai à revendre ; je te recède la tienne si tu veux.

— Tope ! dit Lesdigières ; mais je vais faire mes conditions. Le mur sera fini avant le premier rayon du soleil, et alors je compte dix mille livres en écus d'or. Mais quand les glaciers commenceront à blanchir doucement, si ta besogne n'est pas faite, je ne te dois plus rien, et tu me rendras quand même mon âme.

— Entendu ! dit le démon, qui disparut dans une lucarne verdâtre et puante.

— Ce diable-là n'est pas fort ! pensa le connétable resté seul. Je crois que j'ai fait une bonne affaire.

Là-dessus, le noble vieillard alla s'accouder sur le grand escalier de pierre pour se recueillir un peu et voir si le diable gagnait bien son argent. La nuit était noire ; le connétable ne vit rien.

Il rentra doucement, réveilla son écuyer et ordonna qu'on sellât son cheval le plus rapide.

Au bout d'un quart d'heure, Lesdigières, ayant enfourché un cheval noir comme l'Érèbe et dont les yeux jetaient dans l'ombre une flamme jaune, se mit à faire le tour du parc. Il ne vit pas

le diable, mais bien le mur qui s'élevait avec une rapidité surprenante. La construction commença des deux côtés à la fois, à partir des murs du château, s'avavançant en sens contraire, comme les pinces ouvertes d'un crabe, de devoir se rejoindre et à se refermer à peu près dans la direction du sud-est.

Lesdigières retourna au petit pas vers le château, se rafformit on sella et se tint on arrêt... Du point où il était placé, il pouvait, grâce à des clartés incertaines qui précèdent le crépuscule, distinguer la lisière du parc encore confondu avec les fayards de la colline prochaine. Le diable travaillait vite, mais l'ouvrage était fort.

Lesdigières attendit patiemment.

La brèche, qui tout à l'heure avait encore cent pieds d'ouverture, se rétrécissait à vue d'œil. Soudain un rayon blanchâtre passa sur le glacier qui dominait Vizille, un coq chanta, et Lesdigières piqua des deux.

Plus prompt que l'éclair, il se précipita dans la brèche, moins large qu'un portail d'église, juste au moment où elle se refermait : le petit cheval qui l'avait déjà franchie s'arrêta brusquement et hennit de douleur : les deux pans du mur, se rejoignant, avaient enfoncé la queue du cheval dans la maçonnerie.

— Ohé, maraud, s'écria le connétable, maçon d'enfer, détestable galfâtre, viens un peu que je te dise ton fait ?

Le diable parut : il avait la tête inclinée, et son nez, prodigieusement allongé, dessinait une ombre portée sur sa poitrine.

— Tu n'es qu'un bêtire, un fainéant, un saint lâche, et tu as perdu le dōdit.

— Mais, monseigneur... murmura Satan.

— Regarde, pauvre bête, reprit le connétable avec commisération. La queue de mon cheval est prise dans le mur. Donc il y avait de la place. Je ne te donnerai pas dix mille livres, parce que j'aime mieux les garder ; mais il ne sera pas dit que Lesdigières manque de générosité. Tu aimes à te rafraîtir à ce qu'il paraît. Voilà un écu, et va boire un coup à tous les diables !

Ce disant, Lesdigières, d'un coup de sa dague, coupa les crins du cheval qui, libre, se mit à bondir, et, passant près du pauvre Satan, il l'effleura négligemment du bout de ses pieds couverts d'une chaussure de buffle. Mis une douleur aiguë lui rappela que le diable n'était bon qu'à toucher avec des pincettes ; et faisant plier le petit cheval sur ses jarrets de derrière, il franchit le mur d'un saut.

— A propos ! s'écria-t-il en se retournant, et mon âme ? rends-la moi,

Pour toute réponse, le diable s'enfuit on sifflant.

— Bah ! se dit le connétable, j'ai un grand mur qui ne me coûte qu'un écu... Soyons modeste : on ne peut pas tout avoir.

Et il alla se coucher.

Lesdigières fut le dernier connétable de France. Sa race s'éteignit avec lui.

AUGUSTE VITU.

UN CHAMPION



Charles. — Si tu es un homme, tu vas descendre et venir te battre.

Penout. — Si tu es aussi homme que tu le prétends, tu vas me forcer à descendre et à me battre ; mais tu seras un coq, si tu réussis.

NOTES SUR LE BON GOUVERNEMENT D'UN MARI



I

Madame à son mari qui rentre. — Oh ! comme tu as chaud ! Tu travailles trop, chéri !



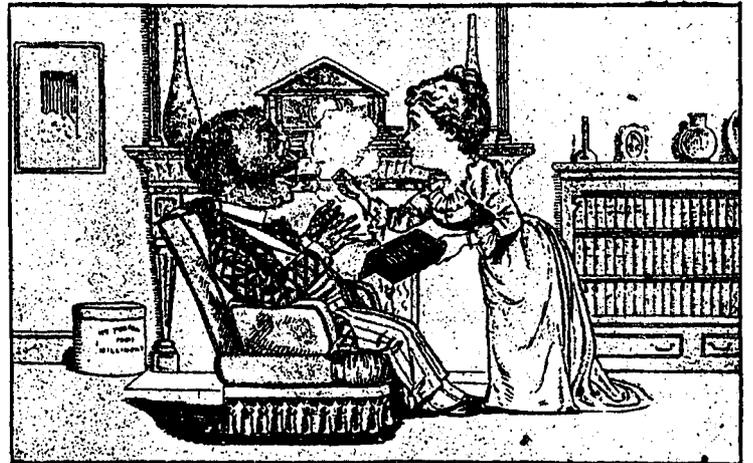
II

— Je suis allée moi-même à la cuisine pour être sûre que tu fusses servi à point.



III

— (Après le dîner). Repose-toi un peu, chéri.



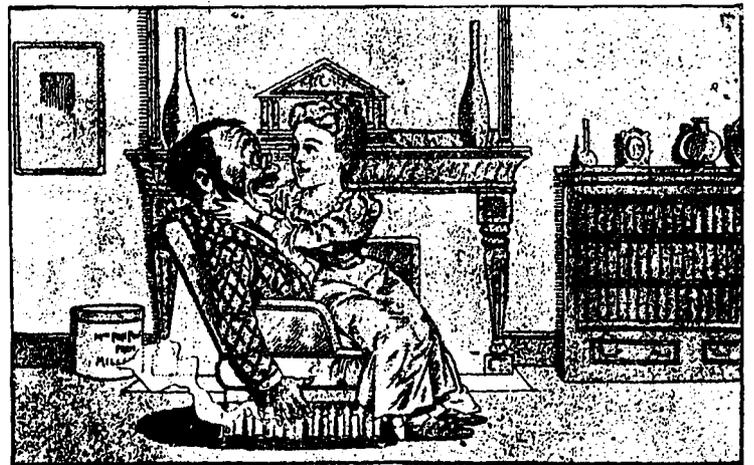
IV

— Non : la fumée ne me fait absolument rien ; au contraire.



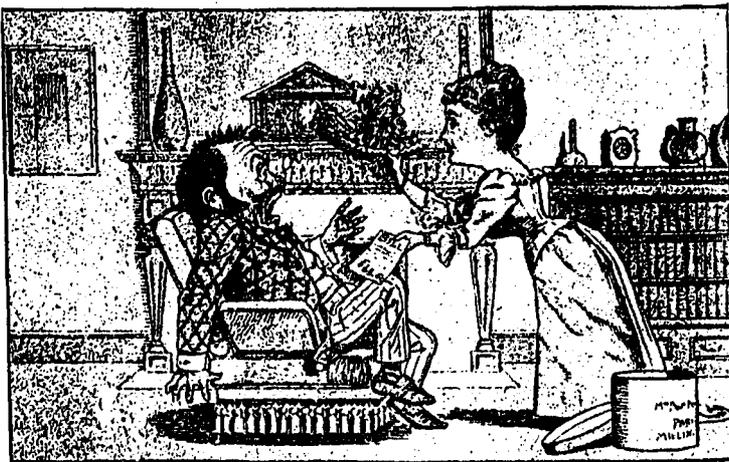
V

— Ha ! C'est épouvantable ! Les pieds mouillés ! Attends un peu.



VI

Monsieur au comble. — Mon trésor ! Comment te rendre tout ce bonheur-là ?



VII

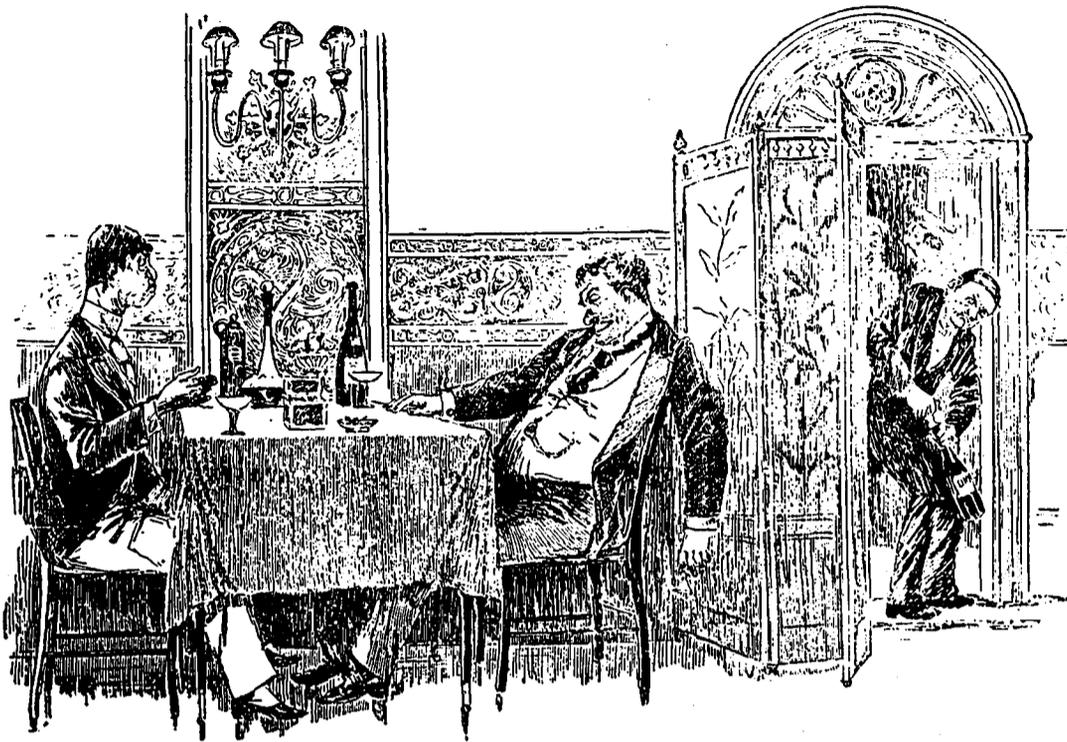
Madame. — Tu n'y penses pas, chéri ; je ne fais que mon devoir.... Ah ! pendant que j'y penses ; as-tu vingt-cinq piastres sur toi ? La petite modiste qui m'a apporté ce chapeau attend en bas.



VIII

— Tu vas voir, chéri, s'il me va bien.

ANTIDOTE INFAILLIBLE



Garyouillet (2 heures du matin). — Cré champagne ! N'en prends plus. Sais imbibé comme une éponge.
Babouinet. — J'ai ton affaire ; un bon vin sec maintenant.

MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

VII

(Suite.)

Pendant cette chasse à l'homme, que devenait Mystigo ? Sentant les Prussiens sur ses talons et comme il le dit plus tard, n'ayant pas la moindre envie de se mesurer avec l'escadron tout entier, il avisa un arbre, y grimpa en quatre mouvements, et se cacha dans le feuillage heureusement très épais. La troupe allemande passa à ses yeux au grandissime galop ; le sol tremblait sous les sabots de leurs chevaux.

— S'ils savaient, pensait Mystigo en ricanant.

L'escadron passé, Mystigo descendit, se jeta sur la gauche des cavaliers et gagna un petit ravin sis à peu près à deux cents mètres de leur flanc, dont il avait appris l'existence par la carte de l'état-major ; c'était là le premier fruit utile de ses connaissances géographiques.

Ce ravin débouchait près du bois ; notre petit homme le parcourut jusqu'au bout en courant.

Au moment où il en sortait pour gagner la forêt, qui n'était qu'à une soixantaine de verges plus loin, l'escadron, ne pouvant continuer sa lâche attaque contre des hommes désarmés vu que ceux-ci s'étaient enfoncés sous bois où il ne pouvait les poursuivre, se préparait à rebrousser chemin lorsqu'il aperçut Mystigo. Une trentaine de ces reîtres se lancèrent à sa poursuite. Quelques-uns ayant encore leurs revolvers chargés firent feu sur lui et une balle traversa son képi sans le blesser ; enfin, deux Allemands, arrivés près de lui les premiers, levèrent leurs armes et allaient le sabrer quand Mystigo disparut dans l'ombre de la forêt.

— Trop tard, Prussiens, s'écria-t-il triomphant, et au même moment, éclata un coup feu.

C'était le fusil que Mystigo avait enlevé à la sentinelle et qu'il déchargeait sur l'un des hulans. Celui tomba de cheval, frappé au cœur et Mouton cria d'une voix répercutée par tous les échos de la nuit :

— Et d'un, ah ! misérables qui tuez les hommes sans défense, que n'ai-je un plomb pour chacun de vous, et continuant sur ce ton, Mystigo se mit à invectiver du bois, les Prussiens dans leur langue :

— Bandits, qui faites une guerre de Vandales, qui incendiez la maison du pauvre et tuez les femmes et les enfants pour vous venger des nobles soldats que vous ne pouvez atteindre ; voyez Bazeilles fumant là-bas et d'où nous nous sommes

échappés de vos griffes de bêtes féroces ; Bazeilles, ce volcan allumé par vos mains homicides vous menace, demande justice contre vous à la face du monde ; et les vingt-sept innocents que vous y avez fusillés crient vengeance devant Dieu ; un jour l'histoire enregistrera les pillages, les massacres et les viols dont les Prussiens ont souillé deux victoires sur le territoire de la France et elle dira qu'ils se sont conduits comme des barbares dans la guerre de soixante-dix. Mais avant, nous nous reverrons, Prussiens ; oui, vous vous rappellerez cet avorton comme vous l'appellez et qui le premier peut-être, vous lance vos crimes à la face ; oui, foi d'Alsacien, vous reverrez Mystigo car petit bonhomme vit encore, entendez-vous, assassins, lâches, infâmes !

L'indignation inspirait Mouton et pour la première fois de sa vie, il se montrait éloquent.

Ah ! si M. Jules Zeller, notre professeur de littérature au lycée de Vesoul et Alsacien lui-même, eut pu l'entendre alors, il eût été fier de lui.

Les Prussiens, enragés des paroles de Mystigo, chargèrent leurs revolvers et commencèrent un feu roulant contre lui, mais ils ne pouvaient tirer qu'au jugé dans ce bois inextricable où notre héros se sentait sûr comme dans une citadelle.

Bien qu'à quelques verges seulement de la lisière, il s'était blotti derrière le tronc d'un chêne d'où, tout en parlant, il défilait les coups de feu. Les hulans lui envoyèrent certainement plus de cent balles dont plusieurs touchèrent le chêne qui couvrait Mystigo mais aucune n'arriva jusqu'à lui.

Furieux de cet insuccès, plusieurs d'entre eux s'élançèrent dans le bois, pistolet au poing. Mais, tandis que Mystigo petit et souple comme un reptile, se glissait ainsi qu'un serpent à travers les halliers, les gros Allemands, avançaient avec peine, à travers les fourrés impraticables. Tout en se dissimulant, Mystigo bravait ses ennemis :

— Trop paltoquet, hein, Prussiens pour rejoindre un Français ; pas assez lesté pour arriver à moi ; mais avancer donc, gros crapauds ; plus vite que ça, sales reptiles ; c'est pourtant votre élément, le bois, à vous autres Allemands qui vous y cachez lâchement comme des loups pour canarder sans craindre les Français. Oh ! ces Allemands, quels héros de ténèbres et quels

gentils-hommes de bas étage ! Eh ! Prussiens par ici ; non, tu n'y es pas, tiens par là !

Pendant cette provocation, les hulans ne cessaient d'avancer tout en jurant et tirant sur Mystigo, uniquement guidés par sa voix, car celui-ci était à peu près à trente pieds d'eux et complètement invisible, dans ce bois assombri par la nuit. Le petit homme se dérobait comme un furét insaisissable, traversait lestement tous les obstacles, quelquefois même en ployant des gaulis aussi gros que le bras.

Tout à coup, il arriva à une éclaircie dans le fond de laquelle était un mélèze dont les longues branches pendaient jusqu'à terre. Mystigo se cacha derrière le tronc d'un arbre voisin et attirant une des branches du mélèze à lui, la ploya avec force et attendit silencieusement. Quelques secondes après, six Prussiens débouchèrent dans l'éclaircie. Alors Mystigo lâcha la branche qui en se redressant, frappa rudement les Prussiens au visage. Ils poussèrent un cri de douleur accompagné d'un formidable juron et trois furent renversés. Mystigo s'échappa alors en riant et criant aux hulans :

— Ce n'est qu'un acompte, Prussiens, nous nous reverrons ; au revoir ! et il disparut dans la nuit.

Les Allemands ne l'entendant plus et incapables d'ailleurs de le rejoindre, revinrent à la lisière de la forêt, où les attendaient leurs camarades qui poussaient des cris de ralliement pour les guider à travers le bois. Quelques-uns, en effet, avaient parcouru une centaine de mètres dans le bois, à la suite de Mystigo et ils auraient pu s'égarer.

Les Prussiens regagnèrent alors leurs cantonnements en emportant leur camarade tué par Mystigo.

Après son adieu brutal aux Prussiens, Mystigo ne s'était pas enfoncé bien loin dans la forêt. S'arrêtant à quelques verges seulement de la lisière où il leur avait cinglé le visage, ce qui les avait dégoûtés de le poursuivre plus longtemps, Mystigo revint sur ses pas pendant que les hulans battaient en retraite. Lorsqu'ils eurent regagné la plaine, le petit fantassin lança trois coups de sifflet précipités aux échos d'alentour, signal convenu pour rallier ses camarades, et sortit de la forêt. Il se dirigea en courant vers les blessés dont trois déjà, légèrement atteints, s'étaient redressés quelques secondes après le départ de l'ennemi. Tant que les hulans avaient été présents ces blessés n'avaient eu garde de donner signe de vie parce qu'ils les avaient très probablement achevés. A ce moment là, en effet, où les Allemands avaient près de cent mille prisonniers français à garder, toute l'armée de Sedan, ils se

UN ŒIL AUX AFFAIRES



(Au théâtre).

L'acteur Richard III sur la scène. — Un cheval, un cheval ! Mon royaume pour un cheval !

Le père Latulippe, qui a un cheval à l'Exposition (à sa bonne moitié). — Vingtienne, je vais me faufiler tranquillement avant que d'autres lui parlent après cette machine-ci, et je veux être pendu si je ne lui vends pas Cocotte.

souciaient fort peu de ramener dans leurs cantonnements, des évadés blessés et pour ne point être obligés de les soigner, ils trouvaient logique de les achever, en dépit des droits de l'humanité et des lois de la guerre.

Grâce aux branches ou gourdins avec lesquels nos soldats échappés, s'étaient parés des coups de sabre, ils n'avaient donc reçu que des blessures relativement légères aux épaules ou à la tête. Un seul sur les quatre ou cinq blessés avait été touché assez grièvement c'est votre serviteur écrivant ces faits. La latte du hulan, ainsi qu'on appelle les grands sabres de cavalerie, avait pénétré d'estoc ou de la pointe, à plus d'un demi-pouce de profondeur dans la tête, fondant ainsi complètement la boîte crânienne. Cet accident était dû à ce que le bâton dont je m'étais couvert des coups de lame, s'était brisé sous la décharge terrible de celle-ci. Mystigo, voyant les autres blessés debouts à son approche, accourut auprès de moi. Il m'emporta entre ses bras jusqu'au bois, me reposa sur le sol et me soutenant la tête, appliqua sur la plaie des vulnérables tels que des feuilles de consoude et d'orpin, plantes communes dans les bois et qui arrêtèrent incontinent l'épanchement du sang; déchirant alors la doublure de sa capote, il en fit un peu de charpie qu'il posa par dessus les vulnérables et avec ce qui restait de la doublure, il confectionna une bande dont il entourait l'appareil. Ce pansement achevé, il prit sa gourde, m'entr'ouvrit la bouche et y fit couler plusieurs gouttes de son cordial alcoolique. Quelques secondes après, je reprenais mes sens.

—Bon ! dit alors Mystigo, te voilà sauvé ; m'appuyant alors le dos contre un tronc d'arbre, il ajouta : Repose-toi maintenant, pendant que nous allons donner la sépulture à notre pauvre camarade mort.

Durant l'opération chirurgicale opérée sur moi par l'ami Mystigo, les autres blessés qu'il avait appelés afin de leur faire subir la même opération, étaient arrivés auprès de nous. Il posa donc également un petit gâteau de mille-feuilles, consoude, etc., sur leurs coupures afin de les cicatrifier et nous dit :

—Dormez un peu, si vous le pouvez, car vous

savez, au petit jour, en avant ! et la traite sera longue et difficile.

Les travaux d'ambulance de Mystigo prouvent que notre jeune personnage possédait des connaissances utiles, ce qui en faisait un compagnon précieux.

Les camarades éparpillés dans le bois, nous avaient rejoints et félicitèrent Mouton de ses aptitudes. Tous avaient entendu les objurgations que le jeune soldat n'avait pas craint d'adresser aux farouches prussiens ; quelques-uns, connaissant la langue allemande, avaient compris ; Mystigo répéta aux autres sa harangue flétrissante jetée à la face de son indigne ennemi.

—Bravo ! cria le cercle lorsque Mystigo eut parlé et chacun serra chaleureusement sa main.

—Maintenant, Mystigo, ajoutèrent-ils, (on voit que son sobriquet l'avait suivi au régiment), comment t'es-tu tiré des pattes du prusmiche ?

—Mais très heureusement, dit-il, et même très gentiment, à preuve qu'il m'a donné son fusil, avec lequel j'ai déjà prouvé ma reconnaissance à sa famille.

—C'est donc cela, dirent en riant les camarades, qu'ils ont attaché un des leurs sur sa selle, écrasé sans doute par le poids du présent que tu lui as fait.

Après les détails de son évvasion, détails que nos lecteurs connaissent, Mystigo dit gravement :

—Mes amis, je vous remercie avec bonheur de vos généreux sentiments à mon égard, mais si j'ai été assez heureux pour descendre un de ces méchants hulans qui sont la terreur de nos compagnes envahies, les gueux nous l'ont bien rendu car un de nos camarades, vous le savez, est mort, hélas !

Les militaires qui, dans la joie de se retrouver, avaient oublié un instant ce triste épisode, poussèrent tous un profond soupir de douleur, car la mort dans une attaque isolée est plus triste que sur un champ de bataille.

—Il nous reste, dit Mystigo, à lui rendre les derniers devoirs. Et tous s'avancèrent auprès du cadavre qu'on avait laissé à deux pas sur la lisière de la forêt. Le pauvre garçon avait eu la tête fendue jusqu'à la naissance du nez. Assailli en même temps par plusieurs hulans, il n'avait pu se garer de leur coups multiples et il dut nécessairement succomber. Un ruisseau de sang s'échappant de sa cervelle ouverte, avait rougi l'herbe autour de lui et formait une rosée gluante.

Isolés comme ils l'étaient, les pauvres soldats n'avaient pas d'outils

LES INSANITES DU BOUDOIR



Elle (cherchant un compliment). — Ne vous mettez pas là ; vous avez le côté laid de ma figure.

Lui (voulant faire l'aimable). — Ha ! Je ne vois pas la moindre différence avec l'autre.

IMPOSSIBLE DE NOS JOURS



Elle. — Après nos fiançailles, cher, tu étais heureux d'appuyer ta tête sur mon épaule, et de me confier tes peines.

Lui. — C'est vrai ; mais comment veux-tu que je le fasse aujourd'hui avec cette infernale mode d'épaulettes boursofflées ?

pour ouvrir une fosse ; Mystigo indiqua alors la racine desséchée par laquelle il avait pu se dérober pendant quelque temps, aux yeux des prussiens, afin de gagner le bois, et ils s'acheminèrent de ce côté. Au moyen de branches de bois et de leurs mains, ils parvinrent à creuser une ouverture dans le fond du ravin, d'environ deux pieds de profondeur et y déposèrent le jeune militaire tué. Il avait vingt ans ; pauvre fleur fauchée au banquet de la vie ! et combien d'autres qui, ainsi que lui, ont ensévi leur jeunesse dans le fond d'un sillon, au bord d'un fossé, sur ces terribles champs de soixante-dix !

Après avoir ramené la capote du pauvre mort sur son visage, ses camarades le couvrirent de feuilles et d'herbe, afin de conserver son cadavre quelque temps en cas de recherche et ils le recouvrirent de terre. Ils surmontèrent la fosse d'un tumulus et avec des pierres, y dessinèrent une croix. Tous alors se découvrirent et tombèrent à genoux. Le vent de la nuit, gémissant dans les arbres de la forêt voisine, semblait psalmodier une prière pour le pauvre soldat qui reposait là ; la lune planant majestueusement sur la plaine déserte, ajoutait quelque chose de mystérieux à l'aspect de ce tableau funèbre ; au loin, vers Sedan, des fumées d'incendie s'élevaient au ciel comme un holocauste d'expiation. Le silence de la nuit n'était troublé que par le chant plaintif du grillon et par les gémissements des braves pleurant la perte de leurs compagnons d'arme.

—Une prière, dit Mystigo, et entonnant le De profundis, chacun répéta les versets du fond du cœur.

Ils se relevèrent.

—Adieu, cher camarade, dit Mystigo ; la mort là-bas fit-il en montrant Sedan ou la mort ici, c'est toujours mourir pour la patrie ; ils savent bien, pourtant, ces misérables, qu'on ne tue pas un prisonnier qui s'évade, parce qu'il est désarmé mais qu'on doit seulement le blesser aux jambes afin de l'empêcher de fuir. Ils s'enivrent de leurs victoires et foulent aux pieds les droits des gens les plus sacrés, eh bien ! nous, nous les vengerons ; déjà, ami qui dort à nos pieds, je t'ai vengé en couchant à tes côtés, un de ceux qui t'a frappé, peut-être celui qui t'a donné la mort ; j'ai voué

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



L'ÉCRIVAIN FARCEUR.

ma vie au bonheur de l'humanité et avant tout à ma patrie ; les Hulans ont voulu nous tuer, alors que nous étions sans arme ; ils ont blessé cinq de nos camarades et ont arraché la vie à celui que nous pleurons ; c'est donc six des leurs que pour ma part, je m'engage à sacrifier à mon pays. Camarades, à la vue des malheurs de notre chère France, en face des ruines de Bazailles, en présence de la honte de Sedan, devant l'humiliation de notre brave armée qui, ce matin, part pour un douloureux exil, oui, amis, sur toutes ces douleurs accumulées, jurons tous de venger nos frères morts et souffrants, en versant, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de notre sang ; jurons-le sur la tombe de notre compagnon d'arme comme sur l'autel de la patrie !

Tous répétèrent :

— Je le jure.

Ce serment, semblable à celui de Léonidas et de ses trois cents Spartiates, aux Thermopyles, en face de l'armée de Xerxès, composée de deux millions de Perses, s'élança à travers le silence de la nuit comme un défi à la Prusse.

Le spectacle de ces quarante pauvres soldats désarmés, jurant de venger leur défaite, avait en cette lugubre circonstance, quelque chose d'effrayant autant que solennel.

— A présent, mes amis dit alors Mystigo, la retraite devant l'ennemi va commencer pour nous, terrible, implacable : marches, fatigues, privations, la faim peut-être, vont nous assaillir, courage ! nous sommes des hommes : aujourd'hui, chaque citoyen doit payer à la patrie, son contingent de sacrifices ; le nôtre ne sera peut-être pas encore le plus douloureux. Tout ce que je vous demande, camarades, c'est de vous fier entièrement à moi ; soyez certains que je vous guiderai comme un stratège lui-même. Notre but est de tâcher de rejoindre le général Vinoy qui venait au secours de Sedan ; son corps d'armée a quitté Mézières ; je ne connais pas son plan de retraite mais il est de toute évidence que, ne pouvant soutenir le choc des Prussiens, il va chercher à s'en éloigner le plus possible tout en prenant la route la plus courte pour regagner Paris qu'il a reçu l'ordre de couvrir, ainsi qu'on nous l'a dit à Sedan. Déjà les Prussiens nous entourent mais grâce à mes petites connaissances de la carte de France et à la protection de la Providence, nous pourrions rentrer à Paris que les Allemands se préparent à assiéger, c'est ce que j'ai surpris dans leur conversation. Il est trois heures du matin ; c'est le moment de déguerpir ; autant que possible, nous voyagerons dans les bois ; la forêt est encore très-noire à cette heure ; mais j'ai une petite boussole sur moi ; quant à l'itinéraire, ma mémoire fera le reste. Pas de causeries inutiles, d'ici quelques heures, de crainte d'être entendu de l'ennemi ; vous me suivrez tous à la file afin de profiter des vestiges de vos précédents, d'éviter l'un de l'autre et gagner ainsi du temps. Quant au picotin, Dieu y pourvoira ; confiance en lui et en avant, camarades !

Ces harrangues de Mystigo, ses instructions si précises, prouvent que notre héros était vraiment un homme pratique et même éloquent dans les circonstances douloureuses et au moment du danger.

Les blessés étant assez bien pour soutenir la marche, on les plaça immédiatement après Mystigo ; seul, le narrateur de cette relation, étant trop faible pour supporter les premières fatigues du voyage, deux hommes le prirent par les bras et l'aiderent à marcher.

seuls, notre présence. De temps en temps, notre guide s'arrêtait et faisant craquer une allumette, s'assurait, en consultant sa boussole, si nous tenions la direction du Nord Ouest que nous devions suivre pour rejoindre le corps d'armée français ou atteindre Paris. A ce moment, nous en étions éloignés de soixante-cinq lieues environ (cent soixante milles), distance de Sedan à la capitale ; nous avions donc un fameux coup de collier à donner pour y parvenir.

Nous ne décrivons pas par le menu tous les détails géographiques et les incidents de ce voyage ; un volume y passerait ; nous en relèverons seulement les faits suivants et quelques péripéties.

Après six heures de marche toujours à la file ; après ce défilé sur un terrain accidenté, à travers des fourrés quelquefois inextricables, dans cette forêt dite des Ardennes, encore vierge ça et là ; après six heures de fatigues, les mains et la figure vertigées et déchirées par les ronces et les épines, nous arrivâmes sur le coup de neuf heures du matin à un sentier dont Mystigo connaissait l'existence par la carte militaire de la France. Notre capitaine, ainsi que nous avions surnommé Mystigo, fit entendre alors un coup de sifflet qui signifiait "halte."

— "Nous sommes sur le bon chemin, nous dit-il."

Un grincheux du peloton, dont le visage bour soufflé par les cinglements de la ramure, avait troublé l'humeur, s'écria :

— Morbleu ! qu'est ce que doit être le mauvais, alors !

Malgré l'abattement général, on éclata de rire à cette boutade.

— Mon cher, riposta Mystigo en souriant, il vaut mieux patanger comme nous l'avons fait à travers les fondrières et les broussailles de la forêt que de s'emballer ce matin comme nos pauvres camarades de Sedan, dans les wagons à bestiaux des allemands, pour aller crever de misère dans leurs forteresses inhospitalières. D'ailleurs, consolez-vous, continua-t-il, nous voici arrivés au but que je poursuivais, celui de gagner ce sentier qui va nous abrégé le chemin de moitié, nous dérober aux prussiens et nous permettre de les déborder malgré la célébrité des centaures de l'armée allemande ; les hulans, avant-coureurs de l'ennemi, auront beau, en effet, courir sur nos brisées, il n'arriveront jamais jusqu'à nous, à travers le fouillis des bois et les remparts na-

Alors commença notre défilé à travers cette vaste forêt des Ardennes où nous venions de mettre pied. On avançait lentement et silencieusement ; le bruissement des feuilles sèches froissées sous nos pas et le craquement des branches trahissaient

toujours du plateau des Ardennes que nous franchirons ensuite ; afin de franchir ces obstacles, non insurmontables du reste, nous avons une quinzaine de lieues à parcourir, une bonne journée à brimer, quoi ! Pendant ce temps, je défile les coups du mousqueton germain ; après ce laps de temps, je m'en moque car nous pourrions filer à travers la plaine, en coupant champs et guérets jusqu'à Laon, première ville forte sur notre chemin et assise à trente lieues d'ici. Là, je compte bien rejoindre l'armée française en marche sur Paris, ainsi que je vous l'ai expliqué. Nous gagnerons ainsi sept à huit lieues d'avance sur les *velches* et nous abrégons du même coup le chemin de la grand'route de Mézières à Paris, de près de dix lieues !

Chacun admirait cette science géographique, cette sûreté de raisonnement topographique chez cet étrange petit bonhomme qui, comparé à l'âge de ses camarades d'évasion, n'était encore qu'un gamin, suivant l'expression populaire.

Et pourtant ce gamin allait les sauver tous du tranchant des hulans ; ceux-ci, effectivement, n'auraient certainement pas manqué de les rejoindre, s'ils avaient été réduits à se soustraire par leurs seules connaissances du terrain, à leur œil scrutateur et vraiment intelligent, car tous les hulans avaient dans leurs poches un itinéraire détaillé de Berlin à Paris. De fait, Mouton possédait mieux sa géographie que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des officiers français ; il faut bien l'avouer, après les bévues que quelques-uns ont commises dans les reconnaissances dont ils étaient chargés vis-à-vis des prussiens.

— En place, repos, pour la grande halte, cria Mystigo.

ANTIDE.

(A suivre.)

L'opinion est la reine du monde, parce que la sottise est la reine des sots.

Ripans Tabules euro the blues.

POÉSIE SANS PAROLES



THE LAST ROSE OF SUMMER

IRRESISTIBLE

FEUILLETON DU SAMEDI



La mère Fleurdelys. — Où vas-tu avec mes broches à tricoter sur la tête et ce pot de fleurs dans le dos ?

Mlle Fleurdelys. — C'est pour le grand Cotillon du souper. Lucie va crever de jalousie, car, généralement elle est plus chic que moi.

Montréal, 13 Décembre 1890.

Je, soussignée, certifie que le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette, dont je fais usage depuis quelque temps, est le seul remède qui m'ait donné un soulagement notable dans la maladie de l'Asthme dont je suis atteinte depuis plusieurs années, et, qui a pris un caractère tellement grave, que j'ai dû être dispensée de tout emploi quelconque.

J'ai suivi le traitement d'un grand nombre de médecins à l'étranger, mais sans aucun résultat ; et je constate, par le présent, que l'amélioration progressive qui s'opère tous les jours chez moi par l'usage de ce Sirop, me donne entière confiance dans une guérison certaine.

SEUR OCTAVIEN.

Soeur de la Charité de la Providence, coin des rues Fallum et Ste-Catherine.

UNE DES COMPLAISANCES DE LA POLICE



Le sergent de ville. — L'homme ! Réveillez-vous.

Rod partout. — Quelle heure est-il donc ?

Le sergent de ville. — Six heures.

Rod partout. — Pristi ! Moi qui ne m'étais endormi que juste pour attendre le souper de six heures ! Et vous avez lu cela dans ma figure ! C'est trop fin pour moi cette police-là. Je change de ville.

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE. — LES AMOURS DU CHEVALIER.

(Suite)

X. — RACHETÉES

— Assez, Roncevaux ! — interrompit brusquement le capitaine, n'en parlons plus ! . . . Je te répète qu'il faut que ce carrosse passe sans être inquiété, et que je le veux !

— Faut bien, capitaine ; mais je dois vous prévenir aussi d'une autre chose . . .

— Laquelle ?

— C'est que nos hommes seront mécontents.

— Mécontents ? Et à quel propos ?

— Dame ! en voyant un si facile butin leur échapper . . . Souvenez-vous, capitaine, que depuis quelques semaines nous n'avons pas eu de chance, et que les parts de prises ont été bien maigres . . .

— Bientôt nous serons plus heureux . . .

— Je n'en doute pas, capitaine . . . mais si ces braves gens allaient se mutiner.

— Le crains-tu réellement, Roncevaux ?

— Ma foi, capitaine, vous savez aussi bien que moi qu'il est moins facile de dompter les gentilshommes de grand chemin que de se faire écouter d'un couvent de religieuses.

— Ils ont juré de m'obéir !

— Et ils le feront, capitaine, toutes les fois que vous leur commanderez quelque bon coup bien hasardeux . . . mais ce sont des dogues hargneux que nos gens, et vous n'ignorez pas que souvent les dogues mordent la main, quand leur maître veut leur arracher l'os qu'ils convoitent . . .

Denis fit un geste de colère.

— Ils n'oseraient ! — murmura-t-il.

Roncevaux haussa les épaules et répondit :

— Essayez, capitaine.

Denis siffla doucement, à deux reprises, et avec une modulation particulière.

Au bout de peu de secondes, tous les bandits étaient rassemblés autour de lui et du lieutenant.

— Camarades, — leur dit le capitaine, — dans cinq minutes un carrosse va passer dans ce chemin creux . . .

Les bandits firent entendre une exclamation animée et joyeuse.

Denis continua :

— Je désire que nous n'attaquions point ce carrosse.

On entendit un murmure général de désappointement, entremêlé de quelques interjections énergiques.

— Ainsi, — fit une voix rude, — ce soir encore nous aurons monté la garde pour rien ! — Triste chasseur ! — fit un autre voix, — triste chasseur que celui qui laisse passer le gibier devant lui sans tirer, et revient de l'affût la carnassière vide !

— De par tous les diables ! s'écria un troisième interlocuteur, — les choses ne se passaient point ainsi du temps du major !

Denis comprit que Roncevaux avait raison et qu'une sédition était imminente.

Dans un violent accès de rage intérieure, il serra fortement ses poings et se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Mais, comme il n'était point le plus fort, il fallut momentanément céder, sous peine de compromettre inutilement son autorité ; autorité toujours chancelante quand elle ne dépend que du bon plaisir d'une poignée de bandits.

Aussi se hâta-t-il de répondre :

— Camarades, vous ne m'avez pas laissé achever ce que j'avais à dire ; je ne veux point que vous ayez à souffrir dans vos intérêts à propos de ce que je vous demandais tout à l'heure . . . Je me propose de racheter à chacun de vous la part du butin qu'il pourrait espérer de la capture de ce soir.

— A la bonne heure ! — dit l'une des voix qui avait déjà parlé, — le capitaine devient raisonnable.

— Il ne s'agit point ici de quelque riche gentilhomme, ou de quelque marchand cousu d'or — poursuivit Denis ; — la chaise de poste en question ne contient que deux femmes ; par conséquent, vous ne pourriez vous emparer que d'une faible somme, et peut-être de quelques bijoux de peu de valeur.

— Hé ! hé ! capitaine, — interrompit Herrmann, — deux femmes, ça vaut bien son prix, si elles sont jeunes et jolies, et si elles ne l'étaient pas, vous ne vous intéresseriez point à elles, capitaine.

Denis continua, comme s'il n'avait point entendu cette interruption :

—Je vous offre à chacun dix écus ; cela vous va-t-il ?

Il y eut un instant de silence.

Hermann le rompit.

—Tenez, capitaine,—dit-il,—dix écus, c'est trop peu ! Nous aimons mieux courir les chances de la prise.

Denis, frémissant de colère, reprit :

—Eh bien, vingt écus ?

—Ah ! moi, — répondit Hermann pour la seconde fois, — je suis d'avis que nous emmenions ces deux femmes à Falkenhorst, où elles nous feront passer quelques instants agréables. Il y a diablement longtemps que nous n'avons joui de la société du beaux sexe.

—Ah ! pensa Denis avec amertume, — tu me payeras tout cela, Hermann ! . . . Patience ! patience !

—Chut ! — dit tout à coup Roncevaux en prêtant l'oreille. On fit silence, et tout le monde écouta.

On entendit, à une faible distance, le bruit des roues d'une voiture lancée rapidement et les grelots de chevaux.

Le carrosse approchait.

Deux ou trois bandits armèrent leurs mousquets.

—Voyons,—s'écria Denis, qui sentait que dans quelques secondes il ne lui serait plus possible d'empêcher l'attaque ; voyons faites vos conditions vous-mêmes . . . A quel prix voulez-vous m'obéir ?

—Vous nous donnerez vingt pièces d'or à chacun, capitaine,—reprit Hermann,—ou sinon nous courrons la chance . . .

—Soit, répliqua Denis,—vingt pièces d'or à chacun, c'est maintenant convenu . . .

—N'importe, — murmura le bandit, — c'est dommage ! Une belle femme, ça vaut mieux que de l'argent !

Le carrosse avançait toujours.

Enfin, il atteignit l'entrée du petit bois.

Le postillon, comme s'il eût deviné que l'endroit était dangereux, excita son attelage du fouet et des éperons.

Les chevaux prirent le galop et entraînèrent rapidement Marguerite et Mina, qui ne se doutaient guère du terrible péril auquel elles venaient d'échapper.

Revenons au château de Falkenhorst, le surlendemain de la soirée pendant laquelle s'étaient passés les incidents mis par nous sous les yeux de nos lecteurs.

Les chevaliers du poignard, revenus depuis deux heures dans leur aire, achevaient de souper.

Denis quitta pendant un instant la salle voûtée où toute la bande se trouvait rassemblée. Il revint, apportant un petit sac rempli d'or qu'il posa sur la table.

—Camarades, dit-il en ouvrant ce sac, je suis votre débiteur et je vais vous payer.

Et il donna successivement vingt pièces d'or à chacun des bandits qui avaient assisté à l'expédition de l'avant-veille.

Hermann seul parut être oublié par lui dans cette distribution. Mais il ne pouvait s'accommoder de cet oubli ; aussi se leva-t-il de table en s'écriant :

—Eh bien ! et moi, capitaine, et moi ? Est-ce que je ne dois pas recevoir comme les autres ce qui me revient ?

—C'est juste,—répliqua froidement Denis,—il est juste de te payer et même de te payer double ! Viens donc chercher ton or ?

—Hermann s'avança.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, Denis, de sa main gauche lui jeta les pièces d'or, tandis que de la droite, prenant un pistolet à sa ceinture, il le lui déchargeait en pleine poitrine.

Le brigand tomba roide mort.

Alors Denis s'écria, au milieu de la stupeur générale :

—Voilà ce que je lui devais pour avoir mis aux enchères la volonté de son capitaine, comme le ferait un usurier juif avec un débiteur affamé ! Il en arriverait autant à quiconque essaierait d'imiter son exemple ! Jetez ce corps aux oubliettes, et répandez du sable sur le sang.

Les ordres de Denis Poulaillet furent exécutés à l'instant même et avec une obéissance passive.

L'acte de farouche énergie du jeune chef venait de raviver pour longtemps son autorité de capitaine.

Nous avons entendu Denis répondre à Marguerite, sur le sommet du mont Elster, qu'il ne la reverrait jamais ; il était de bonne foi en parlant ainsi.

Pour la première fois depuis qu'il était homme, en présence de

cette enfant adorable dont il venait de sauver la vie, il avait éprouvé un sentiment doux et tendre, et tel qu'aurait pu le ressentir le plus candide et la plus honnête nature. La brune et charmante fille du baron de Kergen lui était apparue comme une de ces visions angéliques qu'on ne peut oublier et qu'on garde, ainsi qu'en un sanctuaire, dans quelque recoin caché du cœur.

Instinctivement, il voulait conserver à cette vision sa pureté et son état primitif.

Il sentait bien qu'entre l'ange et le bandit l'abîme était trop profond pour être jamais comblé et que, s'il cherchait à se rapprocher de la chaste enfant, ce ne serait que pour la flétrir. Aussi sa résolution de ne jamais revoir Marguerite était prise, et d'une façon qui lui semblait irrévocable.

Mais Denis ne s'était pas bien rendu compte, dans le premier moment, du sentiment qu'il éprouvait.

Ce sentiment c'était de l'amour.

C'est en dire assez pour que nos lecteurs comprennent combien devait être fragile une résolution prise par un homme aussi peu accoutumé à triompher de ses passions et à se vaincre lui-même.

Denis, cependant, lutta ; mais cette lutte ne fut pas longue, et l'issue ne pouvait être douteuse.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que Denis n'avait plus qu'une pensée, plus qu'un désir ; c'était de courir au château de Kergen et de se retrouver auprès de cette même jeune fille qu'il s'était juré ne ne revoir jamais.

Seulement, cette étrange modification dans des projets pouvait entraîner pour lui des dangers réels.

D'abord, il lui fallait se mettre en vue, d'une manière toujours fâcheuse pour sa position.

Ensuite, pendant son séjour chez le vieux châtelain, mille circonstances fortuites pouvaient venir révéler son identité avec le chef des chevaliers du poignard.

Et alors . . .

Mais Denis ne voulait pas se préoccuper de tout cela, et il ne cherchait qu'un moyen de se revêtir d'une individualité d'emprunt, assez vraisemblable pour favoriser ses projets naissants.

XI. — KERGEN.

Denis se souvint fort à propos que, deux ou trois mois avant cette époque, un jeune gentilhomme français, voyageant à cheval avec son laquais, était tombé entre les mains d'un détachement de la bande que commandait Roncevaux.

Ce gentilhomme avait été tué dans le feu de l'action, en se défendant avec un courage désespéré.

Son cheval était par conséquent tombé au pouvoir des bandits, ainsi que sa valise qui renfermait certains papiers, auxquels, dans ce temps-là, Denis n'avait pas fait grande attention, et qui avaient été jetés dans un coin.

Denis fit chercher ces papiers, qu'on retrouva sans peine, et il les examina avec soin. C'était d'abord un passe-port au nom du chevalier Raoul-Hector de Navailles. L'âge et le signalement s'accordaient d'une façon presque identique avec l'âge et l'apparence de Denis.

Il y avait en outre plusieurs lettres de recommandation, adressées à des banquiers, à de riches commerçants et à de nobles personnages des principales villes d'Allemagne.

D'autres lettres, écrites de France au chevalier de Navailles, renfermaient des détails de famille que notre héros étudia avec un soin tout particulier et dont il se promit bien de faire son profit en temps et lieu.

Denis, ensuite, remplit de son plus beau linge et de ses vêtements les plus élégants la valise même de celui dont il allait usurper le nom. Il mit dans sa poche une bourse pleine d'or. Il fit seller le meilleur cheval des écuries, la valise fut ajustée derrière la selle en guise de portemanteau, et ces différents préparatifs accomplis, il envoya chercher le lieutenant.

Ce dernier ne se fit point attendre.

—Vous me demandez, capitaine ? — fit-il en entrant dans la chambre, somptueusement meublée, qui avait servi successivement au major et à son assassin.

—Oui,—répliqua Denis.

—J'attends vos ordres.

—Roncevaux, je quitte Falkenhorst.

(A continuer.)

DEUX POINTS DE VUE

Premier tramp. — Les italiens qui nous arrivent ici sont la ruine de notre pays.

Second tramp. — Ouais ! Si Christophe Colomb n'avait pas découvert l'Amérique, où en serions-nous ?

BAUME RHUMAL

Remède infallible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

DOULEUR DE PÈRE

A maudemoiselle Estella de Vita.

Je ne l'avais pas vu depuis près de quatre ans et jo le trouvais bien changé.

—Ah ! mon ami, me dit-il en me serrant fortement la main, il s'est passé des choses bien tristes depuis ton départ.

—Oui, je suis... votre pauvre Hélène...

—Morte !... comprends-tu ça ?... Morte, elle, si aimante, si belle... Tiens, marchons un peu, je te dirai tout... tout...

Et nous avançâmes lentement sur la route des Aqueducs. Le soleil au déclin devait encore les côtoyer de Mustapha. La brise, dans une carresse, nous apportait des parfums de fleurs et de plantes, tandis que, des arbres, tombaient des pépiements d'oiseaux, et que, de la mer, montait la plainte monotone des vagues livrées à leur bercement éternel.

—Tu as connu ma femme, reprit le bon docteur, une terrible maladie l'a enlevée à mon affection. Elle était poitrinaire. Ma douleur fut grande. Je perdais en elle la douce compagne de ma vie, celle qui m'avait soutenu dans mes heures d'accablement, de son courage souvent factice hélas ! mais qu'elle s'ingéniait, dans son amitié profonde, à me faire croire réel.

Toutefois, je me souvins que je n'étais pas seul et je fis taire ma souffrance pour me consacrer à l'éducation d'Hélène. Elle avait treize ans à ce moment-là, et rien ne faisait prévoir qu'elle dût hériter de la maladie de sa mère. Pour mieux veiller sur sa santé, je la gardai près de moi, ne pouvant me résoudre d'ailleurs à la mettre en pension. L'idée seul de ne plus l'avoir constamment à mes côtés me faisait mal. Et, vois jusqu'à quel point le cœur d'un père est égoïste, je négligeai mes malades, mes pauvres malades pour être plus entièrement à elle, pour distraire le moins possible ma pensée de cette adorable enfant. Mais aussi comme elle me rendait douce, par ses câlineries, la tâche que je m'étais imposée ! Que de baisers elle m'a donnés par surprise quand, me voyant occupé à lire, elle venait sur la pointe des pieds, me prendre la tête entre ses mignonnes mains, et de quels yeux candides elle me regardait en me disant avec un ineffable sourire : "Tu es bon, père..." oh ! cette voix, cette voix, je ne l'entends plus maintenant...

Il se tut, rêvant, puis reprit amèrement :

"Qu'avais-je fait au monde pour être si cruellement éprouvé ?..."

Il se tut de nouveau. Les souvenirs qui se levaient en foule à son évocation du passé étaient si poignants... !

Je respectai ce silence.

Nous avançons toujours sur la route zigzagante où des liserons multicolores couraient le long des haies. A ce moment, un frisson passait dans les arbres, une rumeur imperceptible de feuilles froissées entre elles, s'épandait dans la sérénité de l'espace, et, là bas, en mer, le soleil disparaissait, laissant une traînée rougeâtre qui striait le ciel, un ciel laiteux de chaude soirée.

—C'était sa promenade favorite, celle-ci, me dit tout-à-coup le docteur en me montrant d'un geste large les sites merveilleux qui se déroulaient autour de nous... Mais pardon, mon ami, j'oublie la promesse de tout te confier, à toi qui l'as connue, qui l'as aimée aussi, n'est-ce pas ? Comme tous ceux qui l'ont connue, du reste...

Et il continua avec une sorte de hâte comme s'il voulait en finir avec ces pénibles révélations.

—Elle m'accompagnait souvent dans mes visites. Un soir que nous revenions de la Colonne Voirol, je sentis son bras trembler sous le mien ; je la regardai, ses yeux avaient un éclat fébrile, sa main était brûlante.

—Qu'as-tu ? lui dis-je inquiet.

—J'ai froid, père.

Une petite toux sèche à plusieurs reprises souleva sa poitrine. Je compris alors, oui, je compris et je me souvins de la mère. J'eus néanmoins dans mon subit affolement une lueur d'espoir. Elle était jeune, et puis j'étais docteur et je saurais bien forcer la science...

De ce jour, on ne me vit plus sourire. Je travaillai sans relâche à guérir mon Hélène de ce terrible et mystérieux mal. Je passai des nuits

entières à me torturer l'intelligence, à consulter une multitude d'auteurs anciens et modernes, à compulsor des documents, tandis que, dans la chambre voisine, je l'entendais tousser de cette toux obsédante qui me déchirait le cœur. J'eus souvent l'illusion d'avoir enfin trouvé la solution du problème, le grand remède, mais la fatale réalité était là, dans la pâleur des joues de ma fille, dans la rougeur inusitée des pommettes. Je fis venir en consultation les plus célèbres spécialistes, j'allai moi-même à Paris trouver mes confrères les plus justement en renom. Implacable, la maladie suivait son cours, et ce martyr dura trois ans, trois longues années...

Comprends-tu mon atroce désespoir ? J'étais médecin, c'est-à-dire un homme qui guérit d'autres hommes, et je me trouvais impuissant à guérir mon Hélène, ma fille adorée. Elle se mourait lentement, sous mes yeux, sans que mes trente ans d'expérience et d'études pussent la rendre à la santé, à la jeunesse, à la vie. N'est-ce pas que mon angoisse devait être profonde de voir la Mort s'emparer insonsiblement de ce que j'avais au monde de plus cher, de suivre le progrès de ce mal invincible jusqu'à ce qu'il eût fini son œuvre de destruction, d'assister à cette longue agonie sans pouvoir, moi, docteur, tondre la main au père et l'aider à sauver son enfant... Ah ! j'ai bien souffert, va !...

...Un matin, il y a de cela trois mois, que je m'étais assoupi après toute une nuit de veille, je m'entendis appeler faiblement :

"Petit père !..."

Je me levai en sursaut et courut au lit de ma chère Hélène. Elle me prit alors la tête de ce geste qui lui était si familier et je sentis son dernier souffle s'exhaler dans un dernier baiser. Elle était morte !...

Une grosse larme roula sur la vénérable figure du docteur, et ses cheveux que tant de tourments avaient blanchis, soulevés par la brise du soir faisaient un cadre admirable à cette douleur si sincèrement vécue.

Nous revînmes, silencieux et tristes vers sa délicieuse maison de plaisance, *Villa des Myrthes*, dont la façade élégante s'assombrissait dans l'engrèissement crépusculaire, et je le laissai à sa porte, trop ému pour répondre à ses confidences. Alors en me serrant la main, il me dit d'une voix ferme :

Vois-tu, la Science, c'est bien beau, mais la Nature est sinistrement plus belle puisqu'elle oppose aux recherches des penseurs de plusieurs siècles ce mot si éloquent dans sa brièveté : *Incurable*.
A. CASTÉRAN.

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 26 SEPTEMBRE
Après-midi et soir.)

UN DES GRANDS SUCCÈS DU JOUR

Mr. POTTER of TEXAS

Excellente compagnie, magnifiques décors, etc.

Cette pièce ne manque jamais de produire un véritable enthousiasme partout où elle est jouée. La presse américaine en fait les plus grands éloges.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : *EARLY BIRDS*

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 26 SEPTEMBRE,
matinées Mercredi et Samedi.

"THE PLAYERS"

Drame Classique et Romantique.

LUNDI, MARDI, MERCREDI et JEUDI

"DON CESAR DE BAZAN"

VENDREDI et SAMEDI

"RUY BLAS"

MATINÉES MERCREDI et SAMEDI

"TAMING OF THE SHREW"

— ET —

"REGULAR FIX"

M. Edouard Vroom dans

"DON CEZAR"

PRIX

Le soir \$1.00, 75 cts, 50 et 25 cts.

Matinée, Samedi, prix : 75 cts, 50 et 25 cts.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER

Le Célèbre

**CHOCOLAT
MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

— POUR LA —
DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille



REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.
A RELIABLE REMEDY FOR
Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.
Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address
THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

Loterie de la Province de Québec

AUTOINSÉE PAR LA LÉGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI
DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

\$ 15,000

PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10.

- Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,000.
N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉANT S. E. LEFEBVRE,
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS. Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET-QUINA
Tonic puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Co., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaya, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Co., 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FILANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Racine, Place Louvois, Paris France.

A. LEOPRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

Succursale à SHERRBROOK; à MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 an - 1 oct.

ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT

Plus de un Quart de Million distribué



LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'État, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement, (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'État de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Edw. J. Enclay
Mrs. A. K. Kable
Commissionnaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'État de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans

MARDI, 11 OCTOBRE 1892

Prix Capital . . . \$75,000

100,000 BILLETS dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit	10,000
1 Prix de 5,000, soit	5,000
2 Prix de 2,000, soit	5,000
5 Prix de 1,000, soit	5,000
25 Prix de 300, soit	7,500
100 Prix de 200, soit	20,000
200 Prix de 100, soit	20,000
300 Prix de 60, soit	18,000
400 Prix de 40, soit	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit	\$10,000
100 Prix de 60, soit	6,000
100 Prix de 40, soit	4,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit	\$19,980
999 Prix de \$20, soit	\$19,980
3,434 Prix se montant à	\$266,400

PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$5; Deux-Cinquitièmes, \$2; Un-Cinquitième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

Prix des Clubs: 11 BILLETS complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.— Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez: PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.* N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'État de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'État de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des États-Unis, un contrat avec l'État de la Louisiane et une partie de la constitution de cet État, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantir valable. Insistez que les agents vous vendent des BILLETS de la Loterie de l'État de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

PROPRIÉTÉS IMMOBILIÈRES SUBURBAINES A MONTREAL

PROLONGEMENT DES RUES

St-Laurent, St-Charles Borromée, St-Denis,
St-Urbain, Amherst et Mance.

TERRAINS A VENDRE

A une légère avance sur le prix des fermes.

Les rues sont nivelées, les trottoirs sont posés, le drainage est fait et les arbres sont plantés.

1400 LOTS VENDUS en Cinq Semaines

La Cité a fait un contrat avec la nouvelle Compagnie de Chemin de Fer Electrique, pour construire des lignes sur les Rues St-Laurent, St-Denis et Amherst, trois des Rues sus-nommées, de sorte que les personnes qui achèteront des terrains sur ces rues peuvent être certaines d'avoir un transit rapide.

S'ADRESSER A

FRED. R. ALLEY, 116 RUE St-JACQUES
MONTREAL.